

**BRESIL**

D 2178 • Br25
16-30 septembre 1997

MOTS-CLEFS

Femmes
Église catholique
Théologie de la libération
Culture
Discrimination

Diffusion de l'information sur l'Amérique latine

DIAL • 38, rue du Doyenné - 69005 Lyon - France - Tél. 04 72 77 00 26 - Fax 04 72 40 96 70

IVONE GEBARA THÉOLOGIEENNE ET FÉMINISTE

L'intervention de femmes latino-américaines dans des domaines qui jusqu'alors étaient exclusivement réservés aux hommes est un des aspects les plus marquants de l'évolution actuelle. L'Église n'échappe pas à cette évolution. De plus en plus nombreuses sont les femmes qui assument une fonction théologique. Mais, plus important encore, elles sont de plus en plus nombreuses à infléchir, parfois même à révolutionner le discours théologique en l'élaborant de façon délibérée

d'un point de vue "féministe". Il s'agit d'un discours nouveau qui ne s'érige pas d'abord en rival du discours précédent mais qui projette une lumière différente sur les questions de la foi dont l'approche se trouve ainsi enrichie au bénéfice de tous. On lira ci-dessous le point de vue de Ivone Gebara, théologienne brésilienne (cf. DIAL D 2013), interviewée par Hugo José Suárez pour le compte de la publication mexicaine Cencos Iglesias, mai 1997.

Comment es-tu devenue théologienne féministe ?

J'ai fait mes études à Louvain et je suis arrivée à Recife (Brésil) en août 1973 ; la théologie de la libération était en pleine effervescence c'est pourquoi je m'y suis intéressée en me remettant à étudier la théologie. C'est ainsi que je me suis mise à lire tout ce que publiaient Gustavo Gutiérrez, Leonardo Boff et d'autres. J'ai commencé avec beaucoup d'enthousiasme dans ces années-là (vers 1973 - 1975) ; je ne pensais pas devenir féministe ; j'avais écouté Betty Friedan aux États-Unis et à cette époque, elle ne me plaisait pas du tout ; ce qui m'intéressait, c'était l'option pour les pauvres. À la fin des années soixante-dix, j'ai commencé à me rendre compte que bon nombre de questions relatives à la

femme n'avaient pas de place dans la réflexion conduite par la théologie de la libération comme, par exemple, la question du corps, de la sexualité, des problèmes comme l'avortement et la culpabilité qu'il entraîne, le travail à la maison, etc. et j'ai commencé à être plus sensible à ces questions. Cela me mettait mal à l'aise mais je n'avais pas pour autant l'énergie ni le courage nécessaires pour me mettre à parler haut et fort sur ces questions. Cela a duré jusqu'à ce que, en 1980, je lise deux articles dans la revue *Concilium* : un très beau texte de Doroté Sölle sur la culture de l'obéissance dans lequel elle explique que le nazisme est le fruit de la culture de l'obéissance et que nous autres, les femmes, par notre soumission et notre "complexe d'infériorité", avons servi la promotion de cette

culture ; j'ai lu également l'article d'une Nord-Américaine, Rosemary Radford, qui traite des images de Dieu ; j'ai commencé à lire les féministes brésiliennes dont le journal s'intitulait *Mulherio*¹, et au même moment à m'intéresser à la lutte menée par les Mères de la Place de Mai ; j'avais moi-même souffert de la répression pendant la dictature au cours de laquelle l'une de mes collègues fut assassinée. Le féminisme m'a alors éclairée pour comprendre en partie ce que vivaient, à cette époque, un bon nombre de femmes.

C'est ainsi que le féminisme est devenu pour moi une rencontre, une conscience, une amitié avec des

1. *Mulheiro*, c'est-à-dire "du côté des femmes" (NdT).

femmes des milieux populaires, un malaise, un apprentissage... et soudain, je me suis mise à prendre la parole et c'est ainsi que, sans très bien savoir comment, je suis devenue théologienne féministe. Je ne peux pas dire que c'est telle femme en particulier qui m'a fait changer ; c'est plutôt un mouvement, une prise de conscience qui s'est faite à partir de journaux, de livres, d'articles et aussi du partage de la vie quotidienne dans un quartier, de l'observation de la vie des gens.

Où se situe ta réflexion par rapport à la théologie de la libération ?

Je me situe sur la même longueur d'onde que la théologie de la libération à propos de l'option pour les pauvres, de la question des contradictions de classes et de toute cette analyse sociologique. Cette orientation fondamentale que constitue l'option pour les pauvres demeure exactement la même ; mais ce que j'introduis (et c'est pourquoi je dis qu'il y a différence mais non pas opposition), c'est que, à partir du féminisme, j'adresse des critiques à la théologie patriarcale qui n'a jamais pris en considération le rôle de la nature sexuée (de la construction sociale de l'identité féminine). Comment se fait-il que les injustices commises à l'encontre des femmes n'aient jamais été dénoncées ? Par exemple, combien de femmes ont été violées au cours des révolutions et des guerres, comme au Rwanda et en Haïti ! Pourquoi le corps de la femme est-il devenu une arme de guerre ? Pourquoi fait-on la guerre en utilisant le corps de la femme ? Pourquoi les hauts responsables ne dénoncent-ils jamais cet état de fait ? Ils dénoncent toujours les injustices sociales, mais dans ces situations d'injustice il y a des corps qui subissent plus d'injustices que d'autres.

La théologie de la libération se développait-elle de toutes façons dans une pensée marquée par le schéma patriarcal ?

Oui, et bien que la théologie de la libération ait eu le courage d'introduire dans la théologie la méthode sociologique et l'analyse économique ; elle a expliqué qui sont "les pauvres", sor-

tant ainsi de l'abstraction et de la généralité des pauvres en esprit pour s'intéresser aux pauvres proprement dits. Sur ce point, je pense vraiment que la théologie de la libération a apporté une contribution précieuse, mais elle n'a pas critiqué le schéma théologique traditionnel, la structure du Dieu créateur, du Fils unique qui a souffert pour nous, etc., c'est pourquoi je crois qu'il convient de le faire à présent, parce que nous vivons dans une société de type sacrificiel et je crois que la théologie a une grande responsabilité à ce sujet. Comment sortir en effet du sacrifice que la société nous impose...

Après tes atterrissages ponctuels en Europe et la censure qui t'a été imposée, tu es à présent sur le point de soutenir ton travail sur *Le mal vu à partir de la femme*. Comment traites-tu cette question ?

Pour aborder ce travail, je ne prends pas pour point de départ les théories théologiques sur le mal, le péché ou la souffrance mais plutôt les témoins de ce mal qui sont avant tout les femmes qui racontent leur douleur. Elles n'ont pas besoin de faire des discours théoriques et systématiques sur la douleur car celle-ci fait partie intégrante de leurs vies. Si j'ouvre le livre d'Isabel Allende intitulé *Paula*², je vois que le mal y est considéré comme "mon pays au temps de la dictature militaire". La seule source de salut pour Isabel c'est d'écrire, d'écrire pour ne pas mourir, pour pouvoir continuer à supporter sa souffrance. Si après je me tourne vers une autre femme écrivain, une indienne, Kamala Marcandaya, je m'aperçois qu'elle souffre du mal dans sa vie quotidienne, qu'elle doit lutter pour se procurer de la nourriture, pour soigner son enfant malade, etc. ; pour moi, ce type de souffrance est propre aux femmes. J'écoute ensuite le témoignage d'un journaliste brésilien, Gilberto Dimestain, qui a suivi la route de la prostitution des petites filles ; lui, en tant que journaliste, s'est rendu là où elles vivent, a parlé avec elles et ensuite a écrit un

2. Paula a été publié en français par "Le livre de poche", n° 14119 (NdT).

livre. Alors moi, je me demande : quel est le grand mal qui les fait souffrir ? Je parle aussi des femmes brésiliennes du Mouvement pour le logement, de Domitila Chungara³ de Bolivie, de Sœur Juana Inés de la Cruz⁴, du Mexique et d'autres cas concrets. La question que je me pose est de savoir comment elles éprouvent ce que nous appelons "le mal". Tel est mon point de départ.

Je consacre ensuite un chapitre à mon expérience personnelle et je fais quelque chose qui n'est pas très courant à la Faculté de théologie de Louvain : travailler à partir de la notion de genre (masculin/féminin). Et quand je dis "genre", je veux dire que l'homme et la femme ne sont pas des réalités biologiques mais culturelles ; c'est-à-dire qu'on n'a pas un sexe biologique mais culturel ; car on nous apprend ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, comment ils doivent se comporter, etc. J'ai le souci de mettre à jour la pluralité du discours sur le mal et de découvrir comment cette pluralité est vécue par différents groupes de femmes. C'est alors que mon discours devient un discours théologique et que je pose la question : Quel est le Dieu des femmes ?

Si on prend comme point de départ la question du "genre", la notion du masculin et du féminin n'existe-t-elle pas ? Se réduirait-elle à une construction sociale ?

Je pense que oui. Évidemment, le fait biologique est indéniable, mais à partir du moment où une fille vient au monde, elle entre dans une construction sociale ; son papa et sa maman vont commencer à la traiter comme une fille. C'est à dire que, en soi, le

3. Domitila Chungara, femme de mineur et leader populaire a écrit le livre *Si on me donne la parole*, publié en français chez Maspéro (NdT).

4. Sœur Juana Inés de la Cruz, de la congrégation de Saint Jérôme, intellectuelle et poétesse mexicaine, est une figure qui incarne déjà au XVIIIème siècle la défense du droit de la femme à la connaissance et à une vie pleine. Sa vie et son oeuvre sont le reflet d'une époque charnière qui annonce la décadence de la domination espagnole et le surgissement de l'histoire moderne du Mexique. Combattue par la hiérarchie catholique elle renonce à sa passion : les lettres et le savoir (NdT).

fait biologique ne signifie rien ou plutôt ce qu'il signifie est un fait biologique déjà profondément marqué par une culture. Je ne crois pas qu'on puisse parler d'une essence masculine ou d'une essence féminine préexistante à l'homme historique et à la femme historique que nous sommes ; il n'y a rien de préexistant ; il convient plutôt de dire que la différence biologique que nous présentons est en même temps une différence culturelle. On t'explique que toi, comme tu es un homme, tu ne peux pas faire certaines choses, on t'habille d'une certaine façon, etc., on assiste à une construction sociale de la question biologique.

Comment se déploie l'intériorisation du modèle hiérarchique et masculin dans la vie quotidienne des femmes et dans l'institution ecclésiastique ?

La hiérarchie apparaît très clairement dans le langage. Quand tu écoutes les femmes de São Paulo qui travaillent dans le mouvement pour le logement, ce qu'elles disent est tout à fait intéressant parce qu'elles ont parfaitement conscience de cette hiérarchisation. Elles disent par exemple : "il se passe quelque chose de différent quand le bébé est un garçon ou quand c'est une fille", et, quand on est une femme on te dit : "tu vas apprendre à faire la vaisselle et à nettoyer la maison"; et quand on est un homme on lui dit : "tu dois aller dehors, dans la rue, afin de gagner ta vie". On répète au petit garçon : "c'est toi qui donnera des ordres aux femmes". Même si le discours ne reprend pas explicitement ces termes-là, l'éducation que tu reçois est imprégnée par une culture telle que très rares sont les femmes issues de milieu populaire qui n'ont pas cette mentalité de soumission.

Et cette réalité est plus prégnante encore dans les institutions comme

l'Église. Si tu demandes combien il y a de sacrements, on te répond qu'il y en a sept. Mais en réalité il y en a sept pour les hommes et six pour les femmes. L'inégalité est patente. Les responsabilités inhérentes au pouvoir et aux prises de décision sont pratiquement inexistantes. Quelle construction théologique, menée à bien par des femmes, a été reconnue par l'Église ? Uniquement si elle a été faite par des femmes qui se sont contentées de dire la même chose que des hommes. Mais, si nous essayons de partir de notre douleur, de notre façon de vivre en tant que femme, de faire état de nos souffrances, on ne nous écoute plus.

La douleur de la femme n'est pas normative alors que celle de l'homme est considérée comme telle. La crucifixion de l'homme Jésus est chargée de plus de sens que la douleur de Marie, sa mère. Le sang de Jésus est rédempteur alors qu'on n'a jamais parlé du sang des femmes si ce n'est pour dire qu'il est impur. Je prétends montrer que ces contradictions existent à l'intérieur de la religion.

À l'heure actuelle, l'Église catholique connaît un moment de stagnation doctrinale (voire de recul), et les perspectives de changement sont peu nombreuses. Crois-tu que des perspectives de sacerdoce s'ouvrent pour les femmes et peut-on penser, par exemple, qu'un jour le Pape pourrait être une femme ?

Pour l'instant c'est impossible. Mais je crois que la question n'est pas que nous autres, femmes, puissions accéder à la papauté. Le problème est que ce modèle hiérarchique (une hiérarchie non seulement sociale mais aussi sexuelle) doit changer. La question n'est pas que l'Église adopte comme norme que les femmes puissent être ordonnées mais bien plutôt que se fasse jour une conception différente de

l'être humain. L'objectif n'est pas d'ordonner des femmes mais de commencer à changer les relations, les contenus et les façons d'agir. Par exemple dans des questions comme l'avortement, la sexualité, les méthodes contraceptives, etc., la position de la hiérarchie catholique est très conservatrice en ce qui concerne le corps. En ce qui concerne la planification familiale il existe une méthode naturelle et une méthode artificielle, mais alors, pour être logique, on ne devrait pas davantage accepter les régulateurs cardiaques qui eux aussi relèvent de ce qui est artificiel. Si on procède à une séparation aussi rigide, tout se complique. C'est toute une conception de la nature qu'il convient de changer. Il y a beaucoup à faire changer. Le sacerdoce des femmes n'est pas quelque chose d'essentiel. Ce qu'il faut c'est qu'on reconnaisse le droit des femmes à penser, à agir, à exercer des responsabilités, à s'exprimer autrement que les hommes et faire en sorte qu'elles soient reconnues comme telles.

Il faut instaurer de nouveaux rapports dans la société. Cela implique qu'on doit repenser les contenus théologiques car il y a des choses qu'on ne peut plus soutenir, des choses qui ont été valables dans un monde théocentrique et médiéval où tout était organisé à partir d'un Dieu qu'on se représentait comme "père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre", mais de nos jours cette idée de Dieu n'a plus cours. Les nouveaux paradigmes de la science, les mouvements écologistes, féministes, etc., ont fait évoluer les mentalités. On ne peut donc plus dire les mêmes choses qu'auparavant.

Traduction DIAL.

En cas de reproduction, mentionner la source DIAL.



Directeur de la publication : Alain Durand

Imprimerie des Monts du Lyonnais - Commission paritaire de presse : 56249

DIAL • 38 rue du Doyenné - 69005 LYON • Tél. 04 72 77 00 26 • Fax 04 72 40 96 70 • E-mail : dial@globenet.org

Abonnement annuel : France 410 F • Europe 455 F • Avion Amérique latine - Afrique 515 F • USA-Canada 505 F

Points rencontre à Paris : CEDAL (Centre d'Etude du Développement en Amérique latine) - 43 ter, rue de la Glacière - 75013 Paris
Tél. 01 43 37 87 14 - Fax 01 43 37 87 18 et Service Droits de l'Homme - Cimade - 176 rue de Grenelle - 75007 Paris - Tél. 01 44 18 60 50
Fax 01 45 55 28 13.